ESSAI

N° 181.

SUR LES DANGERS

DE LA MÉDECINE EXERCÉE PAR LES CHARLATANS ET LES GENS A SECRETS ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 11 août 1818, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR NICOLAS-URBAIN RAULIN, de Montfaucon,

Département de la Meuse.

Bachelier ès-lettres.

Quantæ putatis esse vos dementiæ
Qui capita vestra non dubitatis credere
Cui calceandos nemo commisit pedes.
PÆDR. *Fabul.*, lib. 1, *ex Sutore medicus.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, *Examinateur.*
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY, *Président.*
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Comme un faible témoignage de reconnaissance, de respect et d'amour.

A MON FRÈRE,

ET

A MA SŒUR.

Comme un gage de mon amitié.

N. U. RAULIN.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/essaisurlesdange0000parn

ESSAI

SUR LES DANGERS

DE LA MÉDECINE EXERCÉE PAR LES CHARLATANS ET LES GENS A SECRETS.

Il n'est aucun art qui mérite un intérêt aussi général que la médecine. Personne ne doit être indifférent aux succès qu'elle peut obtenir, par la raison qu'il n'est personne qui puisse se flatter de pouvoir s'en passer dans tout le cours de sa vie. Faire cesser la douleur, qui rend la vie insupportable, rendre à un corps exténué la vigueur, sans laquelle elle n'est plus qu'un pesant fardeau, a paru de tout temps un beau titre à l'admiration et à la reconnaissance des hommes. L'art de guérir leur a paru quelque chose de surnaturel, de divin, enseigné par les dieux à des hommes privilégiés. Les premiers médecins ont passé pour les fils des dieux, et après leur mort, ils ont été adorés eux-mêmes comme des dieux. Dans des temps moins reculés, chez la plupart des peuples, les medecins ont joui de la plus grande considération, et des récompenses magnifiques étaient le prix des services qu'ils rendaient. L'homme malade veut guérir; rien ne lui coûte pour obtenir sa guérison; celui qui lui promet la santé est sûr d'en être écouté favorablement. On aime à croire ce que l'on désire; aussi les malades sont-ils extrêmement crédules: ils le sont d'autant plus, qu'ils sont incapables de juger de

la vérité de ce qu'on leur dit, parce que la médecine est de toutes les sciences celle dans laquelle la plupart des hommes ont le moins de connaissances positives. Une crédulité presque aveugle de la part de l'homme qui souffre était bien capable d'exciter la cupidité. Aussi les malades n'ont-ils jamais manqué de gens qui, par de vaines promesses de guérison, surprirent leur confiance pour en abuser de la manière la plus indigne.

De tout temps le monde fut rempli d'une foule d'imposteurs connus des anciens sous les noms d'αγυρται, *agyrtæ, circulatores, pharmapolæ cellularii et circumforanei*, et compris généralement de nos jours sous lenom de *charlatans*. De tout temps on vit des hommes sans honneur revêtir toutes les formes, jouer tous les rôles pour s'attirer l'attention du public; et, conduits par l'intérêt le plus vil et le plus criminel, trafiquer sans honte de la vie des hommes, et se rendre dignes de la sévérité des lois et du mépris des personnes sensées.

Rien n'est plus absurde que les moyens par lesquels ces imposteurs prétendent guérir toutes les maladies; mais quelque ridicules qu'ils soient, il faut l'avouer à la honte du genre humain, l'expérience n'a prouvé que trop souvent qu'ils n'avaient pas compté en vain sur la crédulité du public. On les voit presque tous s'ériger en réformateurs qui doivent changer la face de la médecine. A force de travaux et de réflexions, ils sont, disent-ils, parvenus à la réduire à un remède universel, applicable à tous les cas, à tous les âges, à toutes les constitutions, et dont l'efficacité ne peut jamais se démentir. Des systèmes quelquefois assez ingénieux, mais presque toujours d'une absurdité insoutenable, sont livrés au public, qui les reçoit toujours avec avidité parce qu'ils promettent la guérison de tous les maux, et qu'il est plus facile de se soumettre à des pratiques ridicules que de suivre le régime sévère de la vraie médecine.

Mesmer fait la découverte du magnétisme animal. C'est, selon lui, un fluide qui étend son influence à tout ce qui existe; tout est soumis à son action, dans la nature animée comme dans la nature inorganique. Celui qui sait en diriger les courans peut exciter les passions

et découvrir les plus secrètes pensées. Personne n'a connu cet art aussi profondément que *Mesmer*. Environné d'un appareil imposant, armé de la baguette magique, il imprime au fluide une direction particulière : alors chacun voit l'intérieur de son corps, l'action de ses organes, le principe et la nature de sa maladie, le remède qui convient. Les miracles se succèdent ; tout le monde est dans l'admiration ; *Mesmer* fait sa fortune, puis il disparaît.

Depuis quelque temps on a tenté de réveiller le magnétisme. Tout le secret des magnétiseurs est d'agir sur l'imagination ; et sous ce rapport, comme le dit M. *Alibert*, « il y aurait quelque chose à « retirer du magnétisme, si les vrais savans en voulaient faire l'objet « de leurs méditations, et si les charlatans n'avaient pas discrédité « la matière par leurs jongleries et leur mauvaise foi. Toutefois il n'y « a rien dans la doctrine du magnétisme que ce que l'on savait. Le « reste n'est que le résultat de l'imagination et de l'erreur. »

Un autre réformateur, *Perkins*, médecin à Plainfeld, dans l'Amérique septentrionale, se montre sur la scène. Armé de deux aiguilles métalliques qu'il promène sur la peau, il guérit à l'instant même toute espèce de douleur. Le remède devient à la mode ; l'auteur obtient de son gouvernement le privilége de vendre pendant quinze ans les instrumens de son invention. Le perkinisme passa en Danemarck, où il eut une vogue étonnante. Les aiguilles, nommées *tracteurs*, furent fabriquées de toutes sortes de substances ; tous les métaux, et même l'ébène et l'ivoire, furent mis en œuvre : une dame ne sortait jamais sans ses tracteurs. Mais l'illusion ne fut pas de longue durée. L'auteur de cette admirable découverte mourut à New-Yorck de la fièvre jaune, dont ses tracteurs n'ont pu le préserver : et c'est en vain que son fils a voulu introduire sa méthode en Angleterre. Depuis long-temps il n'en est plus question.

Un médecin anglais, à force d'expériences, croit avoir découvert que toutes les maladies sont causées par des insectes. Le nombre des espèces se monte à plus de soixante-dix ; mais la nature prévoyante, qui met toujours le remède à côté du mal, a créé autant d'espèces

ennemies qui doivent les détruire; il suffit de les connaître et de leur présenter leur proie. Aussi notre entomologiste ne voit-il rien de plus facile que de guérir toutes les maladies.

Un empirique compose une liqueur admirable à laquelle doivent céder tous les maux. Il la vend deux louis la goutte. Il ne manque point d'acheteurs : les grands s'empressent d'acquérir un remède aussi précieux. Le maréchal de Luxembourg fut la victime de cet imposteur.

La crédulité des malades est si grande, qu'on a vu des charlatans faire fortune en touchant leurs malades du bout du doigt.

Celui-ci prétend reconnaître toutes les maladies par l'inspection de la bouche; celui-là donne ses consultations d'après le simple examen des urines. Les urines, dit-il, éprouvent dans le cours des maladies une infinité de variations dans leur couleur, leur odeur, leur transparence; le dépôt qu'elles laissent est purulent, muqueux, ou rouge comme de la brique. Rien n'est plus vrai, l'inspection des urines n'est point à négliger; elle est du plus grand secours lorsque les reins ou la vessie sont affectés. Mais pourquoi négliger les signes que l'on peut tirer de l'examen de toutes les fonctions? Le médecin le plus habile n'en a jamais trop. Que doit-on penser de celui qui, en ayant une foule à sa disposition, ne fait usage que du plus incertain de tous? Il est évident que celui qui agit ainsi ne serait pas plus avancé, quand même il en aurait mille, qu'il ne l'est avec un seul. Son ignorance ne lui permettrait pas d'en voir davantage : mais le vulgaire est loin de raisonner ainsi. Celui qui devine la maladie est bien plus habile que celui qui la reconnaît d'après ses symptômes. Aussi combien de charlatans ne mettent-ils pas à profit cette heureuse disposition du public! Un malade va consulter un prétendu docteur. On le fait attendre, parce que M. le docteur est occupé à une opération grave. Un domestique intelligent interroge le malade, qui raconte ce qu'il éprouve, pendant que le rusé médicastre écoute à la porte. Quand le malade a fini, on l'introduit : alors le docteur, à

la simple vue, ou par le seul examen du pouls, lui fait sans grand effort de génie le détail exact de sa maladie.

Il y a actuellement à Paris un charlatan qui vend très-cher des anneaux de fer contre les hémorrhoïdes. Il en distribue journellement un grand nombre sous le nom d'*anneaux galvaniques*.

On vend au Palais-Royal, depuis quelque temps, une huile dite de *Macassar*. Rien n'est plus admirable que les propriétés de cette huile; elle possède toutes les vertus, même les plus incompatibles. Elle fait repousser les cheveux à ceux qui sont chauves, quel que soit leur âge; elle fait friser ceux qui sont plats; elle donne de la souplesse à ceux qui sont crépus. Chaque fiole se vend conjointement avec un précis sur la théorie des cheveux.

On ne finirait pas, si l'on voulait rapporter tout ce que l'imposture a mis en œuvre pour s'enrichir aux dépens des hommes crédules. A celui qui ne voit que son intérêt tout moyen est bon, pourvu qu'il le mène à son but. Les promesses les plus magnifiques ne coûtent rien à celui qui n'en veut tenir aucune. Aussi, écoutez ces hardis fripons, les maux les plus incurables ne résistent point à leurs remèdes; leurs secrets sont infaillibles; ils en répondent sur leur tête. On les voit prôner leurs cures de mille manières; tous les journaux retentissent des merveilles qu'ils ont opérées; les murs sont couverts de leurs affiches; on distribue leurs adresses à chaque coin de rue. C'est alors qu'il est libre à tout le monde d'apprécier leur ignorance, qui paraît à chaque phrase par des fautes de langue, par les erreurs les plus absurdes sur la médecine, et souvent par les fautes d'orthographe les plus grossières. Mais qu'importe cette ignorance? elle est souvent un titre pour eux aux yeux de quelques sots : car qu'y a-t-il de merveilleux qu'un homme qui a passé sa vie dans l'étude des maladies soit parvenu à les guérir? Mais que celui qui n'a rien appris en fasse autant, c'est divin. Eh! comment douter qu'une maladie leur échappe! Tout le monde vante leur mérite; on cite nombre de personnes guéries par eux des maux les plus graves. Ils sont munis quelquefois de certificats des autorités, qui attestent les cures mer-

veilleuses qu'ils ont opérées. Ils se récrient avec confiance contre l'injustice des médecins qui sont incrédules ; ils en appellent à l'expérience, qui doit mettre au jour l'efficacité de leurs remèdes. Comment résister à tant de raisons ? Il faut bien que les médecins aient tort.

C'est ainsi que les imposteurs parviennent quelquefois à exciter un enthousiasme général. Mais ces triomphes ne sont jamais de longue durée, parce que l'erreur et le prestige n'ont qu'un moment. Il n'appartient qu'à la vérité d'être toujours telle ; elle traverse les siècles, et brille toujours d'un nouvel éclat.

Il s'en faut de beaucoup que tous les hommes de l'art soient à l'abri du reproche de charlatanisme. Il est des âmes peu délicates à qui tous les moyens sont bons pour gagner la confiance. Il en est qui ne se font aucun scrupule de profiter de la crédulité des malades pour faire valoir leurs services. Au reste, si l'intérêt a quelquefois écarté les médecins du chemin de l'honneur, si on peut leur reprocher d'avoir manqué à la délicatesse, du moins ne leur reprochera-t-on jamais d'avoir sacrifié à leur cupidité la vie et la santé des malades. Souvent le médecin est obligé de se plier aux idées de ceux qu'il traite, de faire semblant d'entrer dans leurs préjugés ; sans cela il lui arriverait souvent de perdre la confiance. Mais s'il use quelquefois d'artifice pour faire prendre ses remèdes ; s'il trompe les malades sur la nature de leurs maladies ; peut-on lui faire un crime d'un innocent stratagème, qui tourne tout entier à l'avantage de ceux qui sont trompés, puisqu'il sert à les tranquiliser et à les conduire plus sûrement à la guérison ? On ne peut non plus lui reprocher d'entretenir l'espérance d'un malade, sur lequel il ne compte plus. S'il ne guérit pas, il a du moins la consolation de calmer les douleurs, il prolonge quelque temps une existence qui peut encore paraître précieuse, en diminuant la gravité des symptômes alarmans, et en prévenant les accidens funestes ; et traitant le moral en même temps que le physique, il nourrit une espérance trompeuse à la

vérité, mais douce ; il empêche le désespoir, qui est pire que la mort, et entretient l'illusion jusqu'au bord de la tombe.

Dans tous ces cas, le médecin ne trompe que le malade, il avoue aux autres qu'il est des limites que l'art n'a point encore franchies. Il n'y a qu'un impudent charlatanisme qui se flatte de tout guérir. On ne voit jamais le vrai médecin tenir des propos qui doivent être démentis l'instant d'après. Que lui reviendrait-il d'une imposture aussi grossière ? il perdrait pour toujours la confiance. Un rôle aussi ridicule ne convient qu'à ces imposteurs ambulans qui courent de ville en ville pour faire des dupes.

Il est des empiriques d'une autre espèce qui se montrent sous des apparences plus favorables et plus propres à tromper même les personnes assez instruites. Ce sont les possesseurs de remèdes secrets qu'ils prétendent avoir découverts. Ils sont extrêmement communs dans les campagnes ; on en voit même qui sont parfaitement désintéressés ; ils semblent n'avoir d'autre but que de soulager l'humanité souffrante ; ils ne veulent d'autre récompense que le plaisir de faire le bien. Ces hommes obtiennent quelquefois la plus grande vogue. Alors, aveuglés de leurs succès, ils finissent par se croire des personnages importans ; ils ne se flattaient d'abord de guérir qu'une maladie ; mais, pleins de la sotte prévention que leurs secrets sont admirables, et que personne ne peut faire aussi bien qu'eux, ils aspirent à les guérir toutes. Ceux-ci du moins sont de bonne foi ; ils sont même souvent aussi dupes que le public. On les voit employer avec la confiance la plus aveugle et la plus ridicule, les pratiques les plus absurdes, des paroles magiques, ou des remèdes quelquefois insignifians ; mais le plus souvent des substances très-énergiques, et par conséquent très-dangereuses, parce que, dans leur ignorance, ils ne peuvent distinguer les cas où un médecin habile eût pu les employer avec avantage. C'est le cas de dire qu'il frappent à tort et à travers, tantôt sur la maladie, et tantôt sur le malade ; mais il est rare que ce dernier ne reçoive pas tous les coups. Leur folle présomption n'inspirerait que de la pitié, s'ils n'exposaient les malades aux plus grands

dangers. Pleins de confiance en leurs secrets, ils veulent les divulguer, dans l'espérance d'obtenir des récompenses proportionnées à un tel service, qu'ils évaluent si haut, qu'à les en croire on ne peut assez payer des remèdes aussi efficaces. « Qui croirait, dit M. *Richerand*, « (*Erreurs populaires*), que chaque année la Faculté de médecine « de Paris, consultée par le ministre de l'intérieur, examine plusieurs « centaines de ces découvertes, de ces secrets merveilleux, que « croient fermement avoir trouvés des militaires retirés du service, « des maires de villages, des personnes honnêtes et charitables ha- « bitant la campagne, des ecclésiastiques, des femmes pieuses, et « quelquefois même des médicastres, qui sont forts sur la foi, quoique « faibles sur la doctrine. Il faut tout voir, tout examiner, ne repousser « aucune découverte. Voila quelles sont les raisons banales avec « lesquelles on excuse l'attention accordée à toutes ces inepties. » Cependant, lorsqu'on en vient aux expériences, voit-on ces remèdes infaillibles soutenir la réputation que voudraient leur donner leurs auteurs? Non, sans doute: ce sont presque toujours des mélanges bizarres d'une foule de substances qui se neutralisent l'une l'autre, assemblage monstrueux qui n'a souvent d'autre but que de déguiser une substance connue et employée par tous les hommes de l'art. La médecine et la chimie sont trop avancées aujourd'hui pour qu'on soit dupe. On procède aux expériences avec trop d'exactitude et de sagacité pour être induit en erreur. Dailleurs toutes ces prétendues découvertes sont prises dans de vieux livres de médecine, au milieu d'un tas de formules surannées, abandonnées depuis plus de cent ans, comme inutiles ou dangereuses.

C'est ainsi que le sieur M..... a découvert sa fameuse essence antipsorique, qui lui a coûté tant de sacrifices, et qui a exigé les méditations les plus profondes. Elle se trouve tout entière dans la médecine des pauvres, ouvrage imprimé depuis plus de cent ans, et M. le professeur *Percy*, l'a trouvée dans tous ses détails, dans un livre encore plus ancien, publié par *Alexis le Piémontois*, sur la fin du treizième siècle. La base de cette fameuse recette est le sublimé

corrosif (*deuto-chlorure de mercure*), qui est un poison des plus violens. On a fait à Paris, à Lyon, à Bruxelles, à Lille, à Nancy, les expériences les plus positives pour mettre au jour l'efficacité de ce remède; partout il n'a causé que des accidens graves, des spasmes, des coliques, des vertiges, des tremblemens, la fièvre, le gonflement des gencives, le ptyalisme, des éruptions à la peau; et sur quinze malades traités au Val-de-Grâce par le sieur M....., un seul a guéri après cinquante jours de traitement. D'autres expériences ont été tentées à l'hôpital Saint-Louis, sous les yeux des professeurs les plus distingués de l'Ecole de médecine. M..... employa lui-même son remède; pour éviter tout subterfuge de sa part, on lui permit de le renfermer dans une armoire dont il avoit la clef; il choisit lui-même ses malades, et ceux dont il ne voulut pas furent réservés pour des expériences comparatives. On remarqua tous les accidens que je viens de rapporter, et au bout de deux mois il n'y eut qu'un malade de guéri. Croirait-on qu'avec des titres aussi faibles, le sieur M....., ait osé reclamer auprès du Gouvernement une récompense qu'il évaluait à quatre cent mille francs, qu'il ait publié que toutes les expériences qui avaient été faites avaient confirmé l'efficacité de son remède, et qu'il ait osé continuer ses intrigues auprès des autorités. Il faudrait supposer un aveuglement bien grand dans cet homme, pour ne pas voir dans sa conduite l'impudence du charlatan le plus effronté.

L'abbé *Quiret* trouve dans le livre déjà cité un œuf au soufre pour le traitement de la gale. Aussitôt, sans réfléchir que cet œuf était connu depuis fort long-temps, il s'en donne pour l'inventeur, et assure qu'il pouvait guérir toute espèce de gale. On rit beaucoup d'une telle découverte; mais au moins il avait un avantage dont ne peut se flatter le sieur M..., c'est que cet œuf guérit la gale dans beaucoup de cas.

Un homme se présente à l'hôpital Saint-Louis, se faisant fort de guérir toutes les maladies cancéreuses avec un cataplasme. Ses expériences, comme on pense bien, n'eurent aucun succès; et, malgré

les merveilleux cataplasmes, les ulcères faisaient des progrès à vue d'œil. M. le professeur *Richerand* lui conseilla de choisir une maladie dont les progrès ne fussent pas sensibles à l'œil. Il trouva l'avis bon à suivre; car quelque temps après il annonça un nouveau cataplasme qui avait la propriété de guérir toute espèce de goutte, sans qu'on pût jamais craindre par la suite aucune récidive. Il fut reconnu, par la commission chargée de l'examen de son remède, qu'il n'était pas tout-à-fait sans effet, qu'il pouvait avoir quelque avantage; mais que dans beaucoup de cas il pouvait être nuisible, et que souvent les malades ne pouvaient le supporter. C'est donc un remède dont il n'appartient pas à l'aveugle routine de se servir, parce qu'elle est incapable d'apprécier les cas où il peut être utile. Ainsi, malgré les propos exagérés de son auteur et l'aveuglement incompréhensible de certains malades qu'il a guéris, mais qui marchent en jetant les hauts cris, le merveilleux de ce remède est apprécié à sa juste valeur.

Il en est de même de ce fameux rob antisiphilitique de *l'Affecteur;* il est parvenu quelquefois à guérir des siphilis invétérées sur des malades qui avaient déjà subi sans succès plusieurs traitemens mercuriels incomplets; mais lorsque la maladie est récente, le rob, de l'aveu même de son inventeur, n'est efficace que par l'addition de quelques grains de sublimé (*deuto-chlorure de mercure*), qu'on y glisse à l'insu du malade, qui se croit bien guéri sans avoir pris de mercure.

Rien n'est plus commun dans les campagnes que ces ignorans connus sous le nom de *rebouteurs*, de *renoueurs;* ils excellent dans l'art de réduire les fractures et les luxations. Ce talent se perpétue dans la famille par voie de génération et d'héridité; car il suffit d'être le fils, ou le neveu, ou le gendre d'un de ces hommes étonnans, pour posséder son art à fond. Ils n'ont pas besoin de l'apprendre; la science est innée en eux. Tels sont aux yeux du vulgaire ces grossiers manœuvres quelquefois dupes eux-mêmes de la croyance générale. Examinons un peu leurs cures les plus ordinaires. Lorsque les fractures sont simples et parfaitement transversales, ils réus-

sissent quelquefois ; mais, comme elles sont très-souvent obliques, ceux qui leur ont donné leur confiance en sont quittes pour être estropiés. Leur secret le plus ordinaire est de composer une pâte avec la farine de seigle et des blancs d'œufs, puis d'en couvrir d'une couche épaisse le membre fracturé ou non fracturé, car souvent ils sont incapables d'en juger. Il n'y a point de bandage plus solide, disent-ils. A la verité, lorsque ce mastic est desséché, le membre est parfaitement immobile, mais précisément dans la situation la plus désavantageuse ; car avant la dessiccation, les fragmens ont toujours eu le temps de se déplacer.

D'autres sont imbus du préjugé si absurde qu'on ne doit jamais toucher à un bandage avant neuf jours. Pour prévenir le relâchement des bandes, ils serrent le membre avec force; toute circulation est empêchée; des douleurs atroces ne tardent pas à se faire sentir. Mais bientôt elles cessent ; le membre devient insensible, parce que la gangrène est déclarée; et, lorsqu'au bout de neuf jours on défait le bandage, les chairs s'en vont avec les bandes. Le fait est arrivé plus d'une fois sans que ces aveugles obstinés aient renoncé à leur préjugé, et sans que le public, qui est encore plus aveugle, ait retiré sa confiance à ces malheureux.

Voilà le merveilleux de leurs cures. C'est ainsi qu'ils traitent les maux véritables. Mais lorsqu'il s'agit de remettre un bras qui n'est pas démis, de replacer des nerfs *tressautés*, de relever des côtes enfoncées, leur triomphe est complet, parce que ces dérangemens n'existent que dans leur tête.

Ceux qui se vantent de posséder des secrets infaillibles voient presque toujours des maladies qui n'existent pas. Tels sont ceux qui prétendent résoudre des squirrhes, cicatriser des cancers ouverts, ceux qui appliquent des caustiques sur la moindre croûte qu'ils prennent pour des carcinomes. C'est en traitant une foule de maux faciles à guérir, qu'ils qualifient du nom de certains maux incurables en horreur au peuple, que ces gens s'acquièrent quelquefois

une grande réputation, tandis que les médecins, qui ne les voient que quand ils existent, paraissent en guérir si peu.

Les charlatans et les hommes à secrets ne sont pas les seuls qui se mêlent de faire la médecine sans en avoir le droit, et sans posséder les connaissances nécessaires. Il n'est presque personne qui ne veuille plus ou moins s'en mêler. Il n'y a point de bonne femme qui ne possède des remèdes infaillibles. Si quelqu'un se plaint, aussitôt chacun s'empresse de juger la maladie et de donner son secret. Aussi rien n'est plus rare, surtout dans les campagnes, que de voir un malade consulter un médecin au début de sa maladie. Presque jamais il n'y a recours qu'après avoir essayé des remèdes de bonne femme, qui ont agravé le mal. Y-a-t-il rien de plus ridicule? Lorsqu'une montre est dérangée, on ne s'avise pas de consulter son voisin pour savoir ce qu'il y manque, on la porte chez l'horloger. Celui qui a une affaire consulte un avocat; il remet ses papiers à son avoué, et le charge de la poursuite. Pour ces deux cas, chacun reconnaît son insuffisance et l'avoue sans honte. Mais lorsqu'il s'agit de pénétrer les secrets de l'organisation la plus compliquée, il n'est personne qui ne s'en croie capable.

Il semble qu'il n'y ait rien que de ridicule dans les erreurs du peuple relatives à la médecine. Mais de quel œil le médecin doit-il les voir ces mêmes erreurs qui rendent si souvent ses efforts infructueux? C'est un parent, un voisin, un ami, et même une garde-malade, qui censure sa conduite. Chacun apporte son remède; on assure avoir guéri de la même maladie par le moyen qu'on indique. On n'a d'autre but que de rendre service; mais le malade ou ceux qui le soignent au milieu de ce conflit d'opinions, ne savent quel parti prendre; ils restent dans la plus cruelle perplexité; ils retirent leur confiance au médecin, et se décident, pour la recette qui leur promet le plus, ou qui leur a été donnée du ton le plus affirmatif; souvent même on en adopte successivement plusieurs qui sont rejetées tour à tour. Je suivais un malade de ma connaissance qui avait une fièvre ataxique. Le médecin avait ordonné des vésicatoires aux jambes. Aussitôt que nous fûmes sortis le médecin et moi,

une bonne femme prétendit que c'était très-mauvais; qu'il n'y avait qu'un moyen de sauver le malade: c'était d'appliquer sur les jambes, au lieu de vésicatoire, deux rognons de mouton encore chauds. La chose fut faite, et ce ne fut qu'à la visite du soir qu'on nous avoua avec embarras l'imprudence qu'on avait commise. C'est ainsi qu'on néglige les ordonnances du médecin pour les pratiques les plus frivoles; on perd un temps précieux, et on ne lui rend sa confiance que lorsqu'on a reconnu l'inutilité ou le danger de ces ridicules remèdes. Alors si une honte mal entendue empêche d'avouer la faute qu'on a commise, le médecin est induit en erreur; il ne sait à quoi attribuer les accidens qui surviennent; et s'il ne parvient point à découvrir la vérité, il peut s'en prendre à ses remèdes, croire qu'il s'est trompé, et employer un traitement contraire, qui peut avoir les suites les plus graves. Quand on trompe le médecin, on se trompe soi-même. Si, dans ce cas, l'homme de l'art doit avoir pitié de l'ignorance et de la faiblesse des hommes, combien ne doit-il pas se tenir en garde contre leurs pernicieux effets! Il doit être dans une surveillance perpétuelle, il ne doit s'en rapporter qu'à lui seul, afin que rien ne se fasse contre ses prescriptions. Que de soins ne doit-il pas apporter lorsqu'il s'agit de la santé de ses malades, de l'intérêt même de sa réputation! car, comme on se pardonne facilement, on le rendrait responsable des fautes commises contre ses conseils et ses décisions.

Il n'y a rien de plus ridicule que les secrets du peuple; cependant on voit souvent des hommes très-instruits et d'un grand caractère, ne pouvoir se préserver de cette espèce de superstition, qui leur fait attacher beaucoup d'importance à des pratiques frivoles. Le vieux Caton croyait aux paroles magiques pour guérir les fractures. Mais une chose qui paraîtra peut-être plus étonnante, c'est qu'aujourd'hui même tous les hommes de l'art n'en soient pas exempts. M. le professeur *Richerand* a vu un accoucheur célèbre avoir cette faiblesse. Après avoir coupé le cordon ombilical, il en exprimait exactement tout le sang qu'il pouvait encore contenir, et en barbouillait la figure

et la poitrine de l'enfant. C'était, suivant lui, un moyen infaillible de lui faire avoir la peau blanche, ou tout au moins de le préserver d'une variole de mauvais caractère. Il y a encore beaucoup de personnes qui croient aux vertus de la poudre de sympathie, qui n'est que du sulfate de fer. Elle est efficace pour arrêter toute espèce d'hémorrhagie : il suffit d'en mettre sur les taches de sang recentes qui se trouvent à terre ou sur les habits du blessé, quand même il serait à une lieue, on peut être sûr que l'hémorrhagie s'arrêtera à l'instant même. Du temps de *Phèdre*, quand on avait été mordu par un chien, on lui jetait du pain teint de son sang. (*Voyez* la fable troisième du livre second).

Laceratus quidam morsu vehementis canis
Tinctum cruore panem immisit malefico :
Audierat esse quod remedium vulneris.

On voit des bonnes femmes qui ont un secret merveilleux pour faire passer les poireaux. Il consiste à jeter dans un puits, en détournant la vue, un nombre de pois égal à celui des poireaux. Elles assurent qu'ils disparaîtront à mesure que les pois se pourriront dans le puits.

On voit des gens qui portent continuellement dans leur poche des marrons d'Inde pour n'être point incommodés des hémorrhoïdes. En Italie, c'est une plante nommée *sedum telephium* qui a la vogue. Comment des remèdes aussi insignifians ont-ils pu s'acréditer ? Il n'y a qu'une heureuse rencontre qui ait pu faire croire à leurs vertus. Un homme de trente ans avait depuis deux ans des hémorrhoïdes très-incommodes. Un jour qu'il se promenait avec une dame sous une allée de marronniers, elle lui conseilla de ramasser des marrons et d'en mettre dans sa poche. Il le fit par pure condescendance, et sans y avoir la moindre foi ; mais le lendemain il fut bien étonné de se trouver guéri. M. *de Montègre* cite plusieurs faits en faveur du *sedum telephium*, à l'article *Hémorrhoïde* du Dictionnaire des sciences médicales. Mais le fait suivant, qu'il rapporte également, suffit

pour les expliquer. Un médecin était tourmenté d'hémorrhoïdes qui avaient résisté à tous les moyens; il voulut voir les effets du *sedum telephium*. Comme il avait tout essayé en vain, persuadé d'ailleurs de l'innocuité du moyen, il résolut d'en porter sur lui, et promit à M. *de Montègre* de lui rendre compte des résultats. La personne à laquelle il s'adressa pour en avoir lui offrit de l'accompagner dans les champs pour en aller chercher, et ils convinrent du jour. Le jour dit on ne put y aller, et la partie fut remise au lendemain. Ce jour-là il y eut encore des obstacles, et on remit de nouveau au jour suivant; mais la nuit même les hémorrhoïdes disparurent complètement. Il faut convenir que nous l'avons échappé belle, dit le médecin à M. *de Montègre*, en lui racontant ce qui s'était passé: on n'aurait pas manqué d'attribuer la guérison au *sedum telephium*. Y-a-t-il rien de plus insignifiant que toutes ces pratiques? On ne peut réfuter sérieusement de pareilles absurdités. Ces moyens, tout innocens qu'ils sont par eux-mêmes, peuvent cependant être très-nuisibles, par la confiance que leur accordent certaines personnes qui négligent les vrais moyens pour employer des pratiques aussi ridicules.

C'est avec raison que M. le professeur *Richerand* s'étonne de ce que depuis tant de siècles le vulgaire ne connaisse pas encore le vrai moyen de guérir les plaies simples. Au lieu de se contenter de mettre en contact les lèvres de la division, ce qui est très-simple et très-facile, on a recours à une foule de moyens irritans qui ne servent qu'à prolonger la maladie. Celui-là recouvre sa plaie de persil hâché; celui-ci possède un onguent pour faire repousser les chairs; un autre y met un mélange imparfait d'huile et de vin, connu sous le nom de *baume samaritain*. Parlerai-je des applications de ce qu'il y a de plus dégoûtant, auxquelles tant de bonnes gens ont une confiance aveugle. Tous ces moyens sont irritans, et ne servent qu'à empêcher la réunion immédiate, et à rendre la suppuration inévitable : au lieu d'être guéri en trois jours, on ne l'est qu'en trois semaines.

Il n'y a rien de plus nuisible que ces vulnéraires qu'on fait

prendre à tous ceux qui ont éprouvé une violente commotion ou une forte contusion. Le bien-être qu'ils déterminent n'est que momentané; mais la fièvre et une violente inflammation sont les suites fréquentes de cette imprudence, qui est extrêmement commune.

Si le peuple se montre crédule pour toutes ces absurdités, par la même raison il ne veut point croire aux moyens les plus efficaces, dont on a reconnu les bons effets dans toutes les circonstances. C'est une suite nécessaire de son ignorance. L'ignorant ne voit pas plus pourquoi une chose serait bonne qu'il ne voit pourquoi une autre serait mauvaise. Croiroit-on qu'après des millions de preuves, la vaccine, qui arrache tous les ans un si grand nombre d'enfans à la mort, à la plus horrible défiguration, à la cécité et à mille autres maux qui sont la suite de la variole, n'ait encore pu obtenir la confiance de tout le monde? On voit des gens qui ne parlent que des mauvais effets de la vaccine : un enfant est devenu aveugle, un autre rachitique; celui-ci a des boutons depuis cette époque. Il faudrait, pour qu'ils y crussent, que la vaccine préservât de tous les maux. Quand un enfant a été vacciné, s'il lui survient quelque accident, même long-temps après, on ne manque pas d'en rejeter la faute sur la vaccine; les uns, parce qu'ils s'imaginent qu'on a inoculé en même temps un autre virus à leur enfant; les autres, parce qu'ils croient que la variole est une humeur qui doit sortir; comme si ceux qui ne l'ont qu'à soixante ans s'étaient plaints de cette humeur jusqu'à ce qu'ils en eussent été débarrassés. On porte à l'extrême l'insouciance à l'égard de la vaccine. Combien n'ai-je pas vu mourir de jeunes gens à l'âge de vingt ans ou vingt-cinq ans! combien n'en ai-je pas vu être défigurés par la variole! ils n'avaient pas encore songé à se faire vacciner.

Beaucoup de malades ne se soumettent qu'avec la plus grande peine à la diète des maladies aiguës. Ils s'imaginent qu'on veut les faire mourir de faim. Ceux qui suivent les hôpitaux savent que beaucoup de malades entretiennent leur maladie en se procurant des alimens en secret. Comme cette prolongation de la fièvre mine leurs forces,

ils pensent qu'il faut manger pour les rétablir. J'ai vu un malheureux vieillard qui devait être opéré de la pierre : quoiqu'on lui eût bien recommandé de ne rien prendre avant l'opération, il crut devoir se fortifier pour la supporter plus facilement. Il s'y prépara en introduisant dans son estomac des alimens, et surtout du vin trois fois plus qu'il n'avait coutume de faire, et il se donna bien de garde d'en avertir le chirurgien. Heureusement pour celui-ci l'opération fut différée, parce qu'au moment de la faire, malgré les recherches les plus exactes, la pierre ne se rencontra pas. Quoique ce malade n'eut éprouvé que les douleurs du cathétérisme, qui ne furent cependant pas très-vives, il eut une indigestion qui s'accompagna des plus violens symptômes, et dont il mourut le lendemain. S'il eût été opéré, il est probable que le public eût rejeté la faute sur le chirurgien.

Il serait inutile et trop long de rapporter toutes les absurdités qu'on entend débiter tous les jours dans le monde. Ceux qui désireraient en voir le détail exact peuvent consulter l'ouvrage de M. *Richerand*, sur les erreurs populaires relatives à la médecine. Il me suffit d'en citer quelques-unes des plus marquantes pour prouver que la médecine est un art difficile, qui ne peut être exercé que par ceux qui en ont fait une étude spéciale. Il n'y a que ceux qui ignorent les premiers principes de cet art qui croient à l'existence d'un remède applicable à tous les cas d'une même maladie. Peut-on en trouver deux assez semblables sur deux individus pour exiger absolument les mêmes moyens de traitement ? Rien n'est plus rare que cette similitude. Les maladies ne sont jamais simples, elles se compliquent toujours de quelques accidens particuliers étrangers à leur nature, et ces accidens se trouvent bien rarement les mêmes sur deux malades. Outre cela, une maladie n'a-t-elle pas différens degrés d'intensité, plusieurs périodes dans son cours, où l'on voit les symptômes changer pour être remplacés par d'autres ? Peut-on appliquer le même remède au commencement, au milieu et à la fin ? D'ailleurs, une même substance a-t-elle la même action sur tous les individus, quel que soit leur tempérament, leur âge et leur

sexe ? Non, sans doute, rien n'est plus variable que les resultats que l'on obtient journellement de l'emploi des médicamens. Tel remède agit chez l'un qui est sans efficacité chez l'autre ; souvent on est obligé d'en essayer plusieurs avant de trouver celui qui convient. Il n'y a que les empiriques et les ignorans routiniers qui ne peuvent se persuader de cette vérité. Le vrai médecin n'a point une confiance aveugle aux remèdes qu'il emploie ; il marche pas à pas et toujours avec prudence, jusqu'à ce qu'il ait reconnu leur action sur l'organisme. Si quelquefois, dans le principe, lorsque la maladie est encore obscure, sa marche n'est pas très-assurée, s'il hésite, s'il doute, c'est qu'il sonde le terrain, afin de marcher ensuite avec assurance, et de frapper à coup sûr. L'empirique n'y regarde pas de si près ; plein de confiance en son remède, il est incapable de rien juger au-delà ; il ne voit que lui ; il en connaît à peine la composition ; il n'a qu'une idée très-imparfaite de son action. Il est donc dans le traitement des maladies une foule de considérations tirées des circonstances que ne peuvent apprécier ceux qui n'ont point étudié la médecine à fond ; il y a une foule d'indications que ne peuvent remplir ceux qui n'ont qu'un remède, qui est le plus souvent inutile ou nuisible. Mais, quand même ce remède serait bon, il ne sera jamais applicable à tous les cas ; et à quels dangers n'exposera-t-on pas les malades, si on ne peut distinguer les circonstances où il est utile d'avec celles où il est nuisible ! Ces difficultés ne sont point particulières à la médecine ; elles se rencontrent dans tous les arts. Aussi personne ne s'avise-t-il de faire un autre état que le sien ; du moins cela n'arrive-t-il jamais sans perte pour celui qui l'entreprend. Rien n'est donc plus vrai que le proverbe qui dit que *chacun doit faire son métier*. Mais il semble, d'après l'opinion générale, que la médecine, qui est le plus difficile de tous, doive faire exception à la règle, et qu'il soit facile à tout le monde de l'exercer.

On peut reprocher à quelques médecins, qui ont tenté de rendre la médecine populaire, d'être tombés dans cette erreur. On ne peut que donner des éloges au sentiment qui leur a inspiré un tel des-

sein ; mais le succès n'a pas justifié leur conduite. La médecine est trop difficile et de trop grande importance pour que tout le monde puisse s'en mêler. Comment espérer, en effet, que celui qui n'a jamais observé une maladie, puisse comparer les symptômes décrits dans un de ces ouvrages populaires avec ceux qu'il éprouve ? Combien ne voit-on pas d'affections, totalement différentes par leur nature et leurs causes, présenter assez de ressemblance pour tromper celui qui n'est pas exercé ! Qui pourra répondre qu'il ne s'arrêtera pas à la ressemblance la plus grossière ? Ne voit-on pas les malades qui lisent des ouvrages de médecine s'imaginer voir leurs maladies à chaque page ? Enfin peut-on espérer qu'un homme étranger à la médecine puisse faire une distinction qui embarrasse souvent les médecins les plus habiles ? Je suppose même qu'il ait deviné la maladie ; suffira-t-il, pour la guérir, d'exécuter la formule indiquée dans le livre ? La thérapeutique d'une maladie n'est pas aussi mécanique. Le médecin doit varier ses prescriptions suivant une foule de cas dont lui seul est capable de juger. Le point le plus délicat de l'art de guérir est de savoir appliquer un remède quand il le faut et comme il le faut.

Mais, dira-t-on, les médecins ne se trompent-ils jamais ? Sans doute ils se trompent quelquefois. Il n'est personne qui puisse se flatter d'éviter constamment l'erreur ; les médecins n'en sont pas plus exempts que les autres hommes. Mais que peut-on en conclure en faveur des charlatans ? C'est une preuve de plus contre eux. Si celui qui a passé sa vie dans l'étude de la médecine se trompe quelquefois, combien se trompera celui qui n'en a aucune idée ! Si l'un commet quelquefois des fautes graves, quelles seront celles de l'autre ? Mais les fautes du médecin tournent elles-mêmes à l'avantage de la société ; c'est autant de leçons dont il profite. Combien ne doit-on pas à ceux qui, sacrifiant leur amour-propre à l'intérêt de la science, ont eu la générosité de publier leurs fautes, afin que ceux qui devaient les suivre pussent éviter les erreurs où ils étaient tombés eux-mêmes ! Les charlatans, au con-

traire, sont aussi incapables de profiter de leurs fautes que de leurs succès. Aussi les voit-on tomber perpétuellement dans les mêmes erreurs. Comme leur intérêt dépend de leur secret, il est impossible de leur faire sentir le ridicule de leurs prétentions. Ils sont d'ailleurs trop ignorans pour bien observer les effets de leurs remèdes, et de trop mauvaise foi pour avouer leur insuffisance.

Malgré les maux innombrables qui résultent de la confiance qu'on leur accorde, il faut cependant avouer qu'ils ont quelquefois opéré des guérisons. On a vu des malades qui avaient renoncé aux médecins être guéris par des remèdes violens, qui ont opéré dans l'organisme un changement inespéré. On entend souvent parler dans le monde de ces cures obtenues à l'aide de ces remèdes qu'on appelle à juste titre *quitte ou double ;* mais, pour un malade guéri, combien n'ont pas payé de leur vie l'imprudence qu'ils avaient commise ! Voici deux exemples de ces guérisons inespérées, rapportés par M. *Fournier* dans le Dictionnaire des sciences médicales, à l'article *Dysenterie.*

« M. *Renaty* nous a rapporté qu'étant à Saint-Domingue, il a vu « la dysenterie chronique résister pendant huit mois, chez un homme « âgé de trente ans, aux remèdes les mieux indiqués, et céder, « comme par enchantement, à une haute imprudence. Ce malade, « dans l'intention de se donner de l'appétit, mangea vingt-quatre « sardines salées, imprégnées de la saumure dans laquelle elles « étaient venues d'Europe ; il but après un grand verre de rhum. « L'un des auteurs de cet article a été témoin d'un fait à peu près « semblable. Un jeune homme, âgé de vingt-deux ans, d'une forte « constitution, était atteint depuis quatre mois d'une dysenterie « chronique, que ni les remèdes ni le régime n'avaient pu calmer. « Il avait un dégoût insurmontable pour les alimens ; il était privé « de sommeil. Une horrible mélancolie le tourmentait ; il était dans « un état d'émaciation très-alarmant. Invité à dîner chez un officier- « général qui l'aimait beaucoup, il ne put rien prendre. Ce mili- « taire, qui prétendait avoir guéri souvent la dysenterie, prépara

« lui-même le remède qu'il avait coutume d'employer. C'était une « bouteille de fort bon vin de Bourgogne, dans lequel il mettait « beaucoup de sucre, de la cannelle, de la noix muscade et des « biscuits. Le tout fut chauffé, et le malade fut condamné, par les « instances du général, à prendre à l'instant cette singulière potion. « A peine l'avait-il avalée, qu'il s'endormit profondément pendant « seize heures. A son réveil, plus de coliques, plus d'envie d'aller à « la selle ; mais de l'appétit, une sorte de gaîté : dès lors la dysenterie « ne reparut plus, et le jeune homme reprit en peu de jours son « état de santé habituel. »

Le médecin doit-il imiter une pareille témérité? Peut-il essayer un remède qui ne réussira qu'une fois sur cent, et qui tuera dans tous les autres cas? Non, certainement ; ce serait se jouer de la vie de ses malades. L'emploi de pareils remèdes a été trop souvent funeste ; les cures qu'ils ont opérées sont si rares et si contraires à l'ordre habituel de la nature, qu'on doit les considérer comme non avenues : *rara non sunt artis.* D'ailleurs, il faut bien se persuader aussi qu'il est extrêmement rare de voir une maladie curable de sa nature résister à un traitement bien dirigé. Les difficultés que l'on rencontre quelquefois dans leur guérison dépendent presque toujours des imprudences des malades qui ne veulent s'astreindre à aucun régime. Ainsi je pense qu'un médecin ne devra jamais s'écarter des règles de la prudence : il aurait souvent à se reprocher d'avoir abrégé les jours de son malade. Il devra éviter autant que possible d'exciter dans l'organisme ces mouvemens brusques qui peuvent être aussi nuisibles qu'ils sont quelquefois avantageux, et s'en tenir souvent à cet aphorisme du père de la médecine : *Multùm et derepentè vacuare, aut replere, aut calefacere, aut frigefacere, aut alio quoque modo corpus movere periculosum est. Enim vero omne multum naturæ est inimicum. Quod verò paulatìm fit, tutum est, tùm aliàs, tùm si quis ex alio ad alterum transeat.* Il est cependant une foule de cas où le médecin doit agir avec énergie ; mais l'expérience a fait connaître ces cas où une médecine active est devenue

nécessaire. Alors le médecin ne doit plus hésiter. Hippocrate lui-même en donne le précepte dans cet autre aphorisme : *Et ubi ad animi deliquium ducere oportet, hoc etiam faciendum, si ægersufficiat.* Mais lorsque rien ne prouvera au médecin l'efficacité d'un remède actif, il ne devra point exposer à tout hasard la vie de ses malades.

Le but que je me suis proposé est de faire voir les dangers auxquels on s'expose lorsqu'on donne sa confiance à des gens qui en sont indignes. Si j'ai atteint ce but, ma tâche est remplie. Je n'ai point eu la prétention de ramener tout le monde à mon avis. Il y aura probablement encore long-temps des charlatans, parce qu'il y aura toujours des malades crédules et ignorans. Mais, si le petit peuple est condamné pour toujours à une ignorance crasse, qu'au moins les personnes aisées qui ont reçu de l'éducation se persuadent bien de la vérité que j'ai voulu démontrer. Alors on ne verra plus ces audacieux imposteurs s'enrichir du prix de leur impudence, et le petit peuple lui-même finira par les combler de tout le mépris dont ils sont dignes.

HIPPOCRATIS APHORISMI

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile. Oportet autem non modò seipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Multùm et derepentè vacuare, aut replere, aut calefacere, aut frigefacere, aut alio quoque modo corpus movere periculosum est. Enimverò omne multùm naturæ est inimicum; quod verò paulatìm fit, tutum est; tùm aliàs, tùm si quis ex alio ad alterum transeat. *Sect.* 2, *aph.* 51.

III.

Quæ judicantur et judicata sunt perfectè, neque movere oportet, neque innovare, sive purgantibus, sive aliis irritamentis, sed sinere. *Sect.* 1, *aph.* 20.

IV.

Quæ ducere oportet, quò maximè vergant, eò ducenda per loca convenientia. *Ibid.*, *aph.* 21.

V.

Quæ prodeunt non copiâ sunt æstimanda, sed si prodeant qualia oportet et facilè ferat. Et ubi ad animi deliquium ducere oportet, hoc etiam faciendum, si æger sufficiat. *Ibid.*, *aph.* 23.